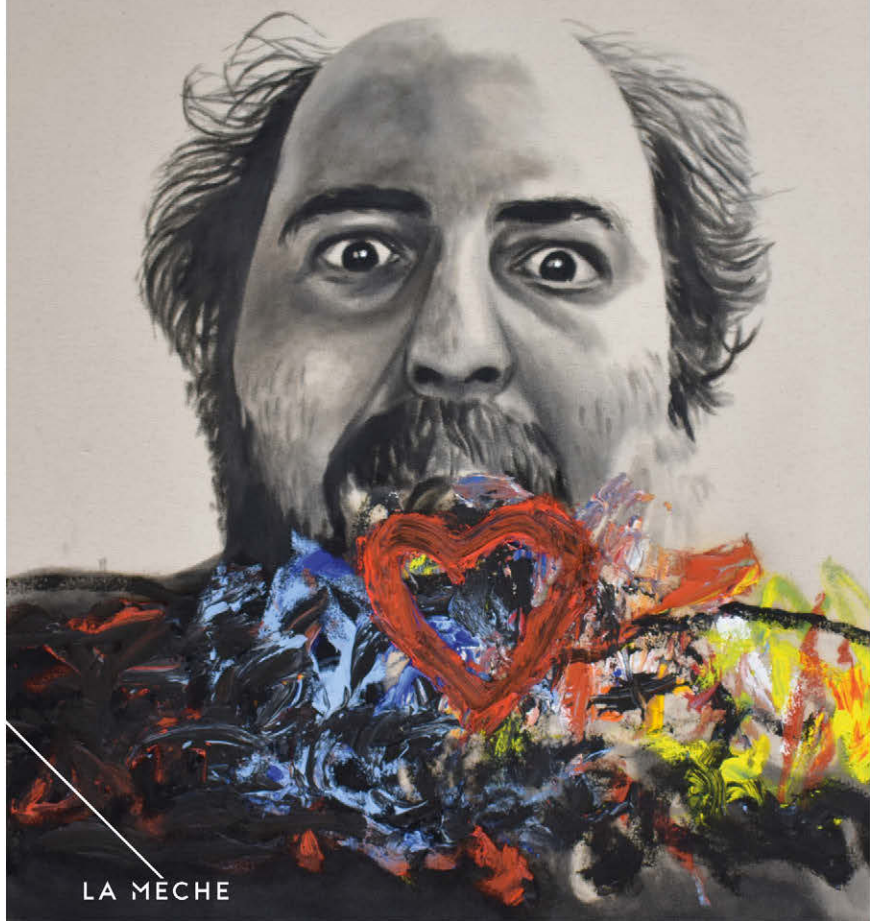


LA DÈCHE

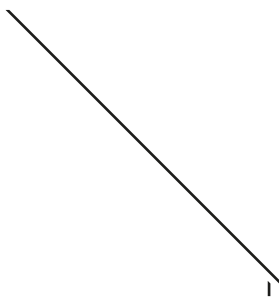
AKIM GAGNON



LA MÈCHE

La Mèche
4388, rue Saint-Denis, bureau 315
Montréal (Québec) H2J 2L1
lameche.ca

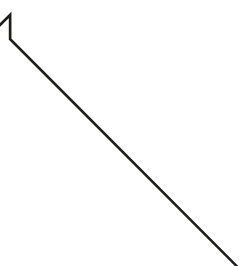
LA DÈCHE



LA DÈCHE

AKIM GAGNON

ROMAN



LA MÈCHE

La Mèche est une division du Groupe d'édition la courte échelle.

Direction littéraire : Sébastien Dulude

Révision : Marianne Verville

Correction d'épreuves : Caroline Décoste

Mise en pages : Carl Bergeron Gagnon

Direction artistique : Julie Massy

Versions numériques : Carl Bergeron Gagnon et Studio C1C4

Œuvre de couverture : *Akim*, 2024 © Marc Séguin / CARCC Ottawa 2024

Dépôt légal, 2025

Bibliothèque nationale du Québec

Copyright © 2025 La Mèche

Tous droits réservés, y compris le droit de reproduction en tout ou en partie sous toute forme.

Le Groupe d'édition la courte échelle reconnaît l'aide financière du gouvernement du Canada pour ses activités d'édition. Le Groupe d'édition la courte échelle est aussi inscrit au programme de subvention globale du Conseil des arts du Canada et reçoit l'appui du gouvernement du Québec par l'intermédiaire de la SODEC.

Le Groupe d'édition la courte échelle bénéficie également du Programme de crédit d'impôt pour l'édition de livres — Gestion SODEC — du gouvernement du Québec.

Financé par le
gouvernement
du Canada

| **Canada**

**Données de catalogage disponibles sur le site de Bibliothèque et
Archives nationales du Québec**

Titre : La dèche / Akim Gagnon.

ISBN 9782897072230 (couverture souple)

ISBN 9782897072247 (PDF)

ISBN 9782897072254 (EPUB)

*On va toute finir morts dans l'caniveau,
séchés, avec des factures.*

— François Pérusse

PROLOGUE

J'ai une petite bizoune.

Drette là, en ce moment. De façon plus générale, son gabarit, sans érection, n'est pas très impressionnant, mais disons que depuis quelques minutes, c'est pire que jamais. C'est temporaire. En tout cas, je l'espère. Sinon, ça va pas ben à shop. C'est comme si j'avais voyagé dans le temps et que j'avais retrouvé mon zizi de bébé, celui qui ressemblait à une noix d'acajou. Sa taille anormalement miniature est plus que gênante. Embarrassante. Assez pour être mentionnée. Assez pour devenir mon épitaphe. Assez pour être digne de l'incipit d'un livre. Peut-être même assez pour avoir droit à l'excipit aussi. À voir. La taille de ma dédine m'obsède un peu, je dois l'avouer. D'où je me trouve, je ne la vois pas, mais je la sens. Présentement, elle n'est pas en mesure de remporter une médaille ni de gonfler mon estime de moi. Je ne suis pas aussi haut perché qu'Anthony Ammirati. Je sais que ce n'est pas la grosseur du bat qui fait la qualité du

bon sexe, mais il y a quand même des limites. Il faut un minimum de quantité pour atteindre la qualité. Si mon sexe, aussi peu imposant que celui d'une gerboise à l'instant même, est si rikiki, c'est à cause de la température identique à celle du pôle Nord. En temps normal, il est ben correct. Rien de phénoménal, mais il entre dans la moyenne canadienne. Là, on dirait qu'il s'est transformé en échantillon de lui-même. Pourquoi? Parce qu'il fait très froid. Crissement frette même.

Il y a tellement de gens qui entrent et qui sortent dans le Dollarama de l'intersection Saint-Denis et Jarry que le commerce a peine à se réchauffer. Il en va de même pour mon attirail reproducteur. Ça entre, ça sort, un vrai moulin! Le bas des fenêtres couvert de buée et le frimas qui se forme en haut des vitres me laissent comprendre qu'ici, la chaleur humaine remplace la chaufferette. Le résultat est plus qu'inconfortable, l'humidité collante me fait suer du cou, du crâne et du dos en même temps qu'un froid polaire s'immisçant par la porte d'entrée et fonçant directement sur la zone de mon entrejambe me glace le zizi. Résultat : j'ai une petite bizoune. Ce n'est pas bien grave, elle ne me servira à rien d'autre ici qu'à m'inspirer d'interminables paragraphes inauguraux. Le seul avantage que je perçois à ce climat est de me dire que l'inconfort causé par la brise arctique freinera mes tendances dépensières. Je ne souhaite pas m'éterniser au magasin à une-piasse-avec-pu-rien-à-une-piasse. Je veux incessamment retrouver mon domicile, chaud comme une hutte gabonaise,

question de déglacer mon sexe et de lui faire reprendre une forme un chouia plus respectable. Rien d'extrême quand même. Je ne parle pas de métamorphose. Je n'ai jamais souhaité être monté comme un étalon, mais j'aimerais toutefois à nouveau entrevoir le bout de mon biberon dépasser de ma bedaine quand je vais pisser. Là, à cette seconde même, il me serait impossible de l'apercevoir sans me pencher comme si je laçais mes bottes d'hiver. Pis encore là, pas sûr que je le verrais. De fait, si je devais, pour une raison X, Y ou Z, montrer à Monsieur-Madame-Tout-le-Monde mon pénis dans ce Dollarama frigorifié, il faudrait un scanner à rayons X. Disons que la bête hiverne au plus profond du chicot. Mais bon, la demande n'est pas là, alors ma quéquette demeure sous mes pantalons, à lutter contre ce climat antithétique opposant des bourrasques tropicales et des rafales sibériennes.

Ce type de température n'aide en rien mon humeur grognonne. Je ne sais pas pourquoi, je me suis levé du pied gauche. Peut-être parce que mon poids de gros porc engourdissait le droit. Il y a des matins comme ça, où il me suffit d'ouvrir l'œil pour détester à peu près toute l'humanité. Comme si j'étais hangover, mais sans avoir bu une goutte la veille. Fumer le cigare me calme généralement, mais il ne me reste que deux gros pétards que je garde pour des occasions spéciales. Lesquelles ? Je ne sais pas encore, mais certainement pas pour célébrer une humeur qui récrimine à propos de tout sur son passage.

Le Dollarama déborde de clients. La faune a changé. À peu près tout le monde est touché par l'inflation extrême, alors de nouveaux visages apparaissent dans les allées du magasin. À voir la quantité de gogosses qui sort d'ici, les collecteurs d'ordures ne manqueront pas de job. L'attroupement m'accable, j'effectue mes emplettes rapidement pis je décrisse : c'est le plan. Je m'accroche néanmoins les pieds dans ce bout de section où longs câbles d'iPhone roses, fils RCA rouge-blanc-jaune, manettes universelles multicolores, extensions électriques vertes, batteries Panasonic bleues, casques d'écoute ultras légers blancs, calculatrices grises aux pitons violets, calculatrices noires aux pitons orange, prises de courant électrique grisâtres à trois entrées et câbles pour haut-parleurs en bronze reposent dans le même rayon « électronique ». D'une année à l'autre, les cochonneries présentes sur les tablettes du Dollarama ont l'air de plus en plus cheaps, mais de plus en plus chères. Dans ma jeunesse, je me sentais riche quand j'étais là-bas. J'avais même l'impression que les prix n'étaient pas assez élevés. Je me sentais mal de payer un montant dérisoire pour une affaire qui m'apparaissait d'une utilité acceptable. Le vent a tourné. Pis fort à part ça. La rafale a écouetté la tête du capitalisme et le plus insignifiant des objets coûte maintenant le prix d'une permanente. Les additions grimpent, la qualité descend et nous, on se fait fourrer de plus en plus fort sans en retirer la moindre satisfaction. Le Dollarama ne contient plus d'articles à une piasse. Ou très peu. Son nom est

désuet. Comme l'ensemble de son inventaire après une ou deux utilisations. Je contourne la section « épicerie » pour me rendre au fond du magasin, où se trouvent les articles d'anniversaire. Depuis la naissance de ma nièce Olive, c'est ma mission d'acheter les ballons et les bougies pour sa fête. Tâche connexe au rôle de parrain. Je ne m'en plains pas, au contraire, j'en suis honoré et en plus, je n'ai pas à choisir le gâteau. Une estie de chance parce qu'Olive soufflerait ses jeunes vœux d'anniversaire sur un demi-Jos Louis plutôt que sur un délicieux gâteau de Lecavalier Petrone. Aujourd'hui, ce n'est pas vrai que je vais encore commettre un crime pour des ballounes pis des chandelles. Il y a deux ans, j'avais été obligé de faire comme Robin des Bois.

Ouvre une parenthèse : nous étions en plein cœur du confinement pandémique. Le gouvernement avait fucké mon mandat d'acheteur-de-ballons-et-de-chandelles en inscrivant les accessoires d'anniversaire parmi les biens non essentiels. Illégal d'en acheter. Le code-barres avait aussitôt fait apparaître un message rougeâtre qui monopolisait tout l'écran de la caisse automatique. La dépêche était claire : je n'étais pas autorisé à acheter les ballounes, même chose pour les petites crisses de chandelles. Jamais je n'aurais cru cette chaîne de magasins capable de programmer une telle chose dans ses caisses automatiques. Submergé par la honte, mon visage affichait le même rouge de l'interdiction qui me frappait. Comble de malheur, l'avertissement visuel n'était pas suffisant pour m'humilier, il se devait

inévitablement d'être accompagné d'une alerte audio si forte qu'elle aurait pu éclipser un solo de guitare de Steven Van Zandt, alias Little Steven. En un rien de temps, une employée adolescente était à mes côtés pour me répéter ce que l'écran laid et les petits speakers cheaps m'indiquaient. À ce moment précis, je jubilais de porter mon masque non-médical-en-tissu-de-bobettes fabriqué des mains de la conjointe de Pop, car j'allais fondre en larmes. Aucune idée pourquoi. Une espèce de crise de panique qui me prend quand je suis devant une impasse. De l'extérieur, je devais juste avoir l'air d'un bonhomme qui avait un petit frisson. Mais à l'intérieur de moi, c'était la panique générale. Je shakais de tout mon corps et ma tête twist-and-shoutait. J'étais presque autant sinon plus humilié que la fois où, pour sauver 4 \$, je m'étais acheté un billet au tarif étudiant pour aller voir un film au cinéma du Quartier latin.

Ouvre une autre parenthèse : ça devait faire moins d'un an que je vivais à Montréal. Mon compte était vide comme une bouteille de vin dans les mains de Charles Bukowski. Je n'étais pas étudiant, mais bon, j'avais acheté un billet à ce tarif-là. Je voyais mon reflet déformé dans les affiches de films pinnées au mur, mon air d'étudiant me paraissait amplement crédible. Un petit gars, de tout au plus 16 ans, se tenait devant la porte de la salle, avec en main un scanneur à billets démesurément trop grand pour lui. C'est à peine s'il arrivait à le tenir. J'étais convaincu que son poignet casserait avant de se rendre à moi. Il ne semblait pas

trop savoir comment fonctionnait sa machine. Nous étions à peine une dizaine dans la file d'attente, mais je me sentais comme une femme qui a envie de pisser après un show de Taylor Swift. Un line-up interminable qui n'avance pas. C'est ce drôle de petit bonhomme qui représentait toute l'autorité du cinéma. La partie était gagnée d'avance. Enfin, c'est ce que je croyais jusqu'à ce qu'il me demande ma carte étudiante. Du tac au tac je lui ai répondu que je l'avais oubliée chez moi. Bien joué, Akim. J'allais faire un pas devant quand il a freiné ma course pour me demander à quelle école j'étudiais. Pour une raison qui m'échappe encore à ce jour, j'ai été incapable de répondre à sa question. Rien, nada, niet, fuck all, esti. Même pas un bruit. J'ai été incapable de dire UQAM, incapable de dire UdeM, incapable de dire McGill, incapable de dire Cégep du Vieux, incapable de dire l'École du meuble, incapable de mimer l'École du mime. J'étais l'incapacité sur deux pattes. Par instinct de survie, je lui ai avoué mon crime en bégayant comme si j'avais trois bouches qui parlaient en même temps. Pour mon honnêteté, l'ado m'a laissé entrer voir *Avatar*. Il a pris soin de souligner au passage qu'aucun de ses collègues ne m'aurait laissé une chance pareille. Durant tout le film, j'ai culpabilisé et angoissé. J'avais peur qu'il revienne sur sa décision et me sorte de la salle en me pointant la sortie avec sa petite flashlight bleu et jaune de bébé. J'avais mal choisi mon film pour faire une crise d'anxiété : c'était long en tabarnak. Au générique de fin, j'avais la peau aussi bleue que Jake Sully. Mon

parcours étudiant postsecondaire se résume à cette unique anecdote que je qualifie d'épouvantable. Ferme la parenthèse.

L'employée du Dollarama ne pouvait faire que dalle pour m'aider. Si la machine refuse, l'humain n'y peut rien. C'est là que l'idée de voler les ballounes et les bougies m'avait traversé la tête. Mais durant toute ma vie, mes expériences avec le vol à l'étalage ou la fraude n'ont jamais été très fructueuses. Je n'ai qu'à prendre l'exemple de la fois où j'ai voulu crosser mes assurances.

Ouvre une nouvelle parenthèse : c'était il y a quelques années, je voulais un ordinateur portable pour écrire. Je possédais un cristi de gros Mac que je ne pouvais pas déplacer sans me barrer le dos. Je fantasmais à l'idée d'avoir un ordinateur portable avec lequel je pourrais voyager pour écrire mes folles histoires. Étant donné que j'ai peur de l'avion, on parle ici de modestes escapades. Parfois en autobus, en métro, mais souvent, très souvent, à pied. En fait, je voulais un portable pour me déplacer dans mon appartement. C'était d'abord pour écrire, mais aussi pour me crosser. Assurément. C'était un argument non négligeable dans ma tête. Mon plan était simple : j'allais dire à mon assureur que le cristi de gros Mac s'était brisé dans un réaménagement de l'espace. Du salon au bureau. Ni plus ni moins. Situation crédible pour un travailleur autonome qui souhaite changer de lieu de création dans les limites de son habitation. J'anticipais déjà les questions relatives à l'accident et, surtout, je savais qu'il me faudrait des preuves visuelles

à l'appui. C'est pourquoi, avec l'application de photographie de mon téléphone ouverte et bien prête à saisir un cliché, j'avais décidé de lancer mon ordinateur par terre. Juste comme ça, par souci du détail. J'étais bien décidé à crisser une volée à mon cristi de gros Mac pour atteindre mon rêve. Mon escabeau de six pieds allait enfin me servir. Je pris mon cristi de gros Mac dans mes mains et posai le pied sur la première marche de l'escabeau. Plus je m'élevais dans les airs, plus j'avais l'impression de me rapprocher de mon objectif. Quelques marches encore à gravir et la chute serait suffisante pour mettre en branle un manège qui me mènerait à un beau laptop tout neuf. Une fois dans les airs, c'est-à-dire au top de mon escabeau, j'ai eu une interrogation : et si l'impact au sol n'était pas assez fort pour fracasser l'écran de l'ordinateur ? Instinctivement, mes yeux se sont tournés vers le petit meuble en terrazzo de ma copine. C'était une espèce de table de chevet qu'elle avait rangée là, le temps de repeinturer notre chambre d'amoureux. Dans l'énervement du moment, sans réfléchir plus loin que le bout de mon nez, j'ai lancé mon cristi de gros Mac de toutes mes forces contre ce que je considérais être un indestructible petit meuble. En moins de deux secondes, je venais d'en apprendre beaucoup à propos du terrazzo. Le meuble a pété en mille morceaux, mais l'écran du cristi de gros Mac est resté intact. Fin de ma carrière de crosseur. Ferme une parenthèse.

Je ne me souviens plus quelle salade j'avais vendue à l'adolescente du Dollarama pour la convaincre de

me laisser replacer les bougies et les ballounes à leur place, mais ça avait fonctionné. Peut-être qu'elle n'était pas autorisée à quitter les quelques mètres carrés devant les caisses. Une fois hors de sa vue, j'ai commis l'irréparable : crisser dans mes poches les ballounes et les chandelles. Je ne peux pas dire que l'idée m'enchantait, mais je ne voyais aucune autre solution. J'avais senti monter en moi un engourdissement. J'avais d'abord cru que c'était un infarctus puis, rapidement, j'ai compris que c'était l'adrénaline du gangstérisme qui m'envahissait. Déstabilisant oui, mais pas déplaisant du tout. C'était comme si du sang chaud prenait place dans ma chair trop longtemps refroidie par la bienséance. J'avais l'impression d'être un homme qui se métamorphosait en loup-garou à la pleine lune. J'avais comme rotondité lunaire une portion d'allée du Dollarama Jarry m'exposant des accessoires d'anniversaire temporairement illicites. Ferme enfin l'estifie-de-dernière-parenthèse !

Deux ans ont passé depuis la fin des mesures extrêmes reliées à la Covid-19. Le loup-garou est mort. Ou du moins, il dort. Je n'ai pas l'intention de le réveiller aujourd'hui. Je scanne mes articles sans qu'un message d'interdiction s'affiche. Évolution. Nous avons appris à vivre avec la maladie. Les cochonneries non essentielles ne s'en portent que mieux. Même qu'elles ont pris de la valeur. Néanmoins, je garde des séquelles de la pandémie. Un simple achat au Dollarama est suffisant pour accélérer mon rythme cardiaque et me plonger l'esprit

dans plusieurs souvenirs qui s'entremêlent. Le trauma du message sur l'écran, qui a fait de moi un malheureux voleur, n'est jamais très loin dans ma mémoire. Montant total de la facture d'aujourd'hui : quasiment 8 \$. Ciboire. Pour un petit criss de paquet de chandelles et moins d'une dizaine de ballounes. On dirait que chaque fois que je mets le pied dehors, ça me coûte automatiquement 50 \$. L'inflation est un excellent moyen pour s'autoconfiner à la maison.

Ma carte de débit ne fonctionne pas. Mes cartes de crédit, on n'y pense même pas. Nouvelle tentative avec Interac. Nah. Marche pas. Nah. Nah. Nah. Même après trois essais. Aucun message ne s'affiche sur le terminal. C'est étrange, habituellement, quand on me refuse un achat, la mention humiliante MANQUE DE FONDS apparaît immédiatement. Là, rien. La machine fait un petit bruit sourd, puis plus rien. Comme si ma puce et ma bande magnétique ne fonctionnaient plus. Est-ce les esties de caisses libre-service qui font défaut ? J'ai trop froid pour être patient. L'employé est déjà affairé avec une autre personne. Je sens l'empressement des autres clients se poser sur mes épaules. Et me pousser dans le cul. J'aimerais avoir le courage de câliser un bon coup de poing sur la caisse. Exactement comme l'a fait un bonhomme l'autre fois au bar. J'étais en train de jouer au pool avec mon frère quand un bruit de verre cassé, semblable au début de la chanson de Stone Cold Steve Austin, avait résonné partout dans le bar. Un homme criait tous les jurons de la Bible en frappant sans arrêt

dans la vitre cassée de l'écran de la machine à jeux de Loto-Québec. En quelques secondes, sa main pissait le sang, mais sa rage était telle qu'il ne s'arrêtait pas de frapper. Le barman s'est jeté sur lui. Je ne connais pas la fin de l'anecdote, mon choc vagal a interrompu l'enregistrement des événements. Tout ce que je sais, c'est que si j'avais une fraction du cran de ce pauvre joueur, je décaliserais la machine du Dollarama avec mes deux mains. Il y a trop de clients pour sortir le loup-garou. Je me contente d'annuler ma transaction, de laisser traîner les bougies et chandelles sur le petit comptoir à gauche et de sortir bredouille, au plus criss, du magasin.

Je n'ai plus accès à AccèsD sur mon téléphone. L'application porte mal son nom. Je vois mes comptes, mais le montant disponible et toutes les opérations sont brouillés. Est-ce que je me suis fait frauder? De mémoire, j'avais à peine 450 \$ dans mon compte. Mais là, je ne vois rien. Brouillard. La panique s'installe. Je suis sur le point de perdre mon zizi tellement il est gelé, je suis incapable d'acquitter un paiement de 8 \$ au Dollarama et, le plus important, Olive m'attend pour souffler ses quatre bougies.

Le vent tourne.

Le ciel se couvre.

Les oiseaux crient.

Mon argent se cache.

Ma queue se frigorifie.

Les cloches de l'église sonnent.

Mais qu'est-ce qu'il se passe, bâtard?

CHAPITRE UN

LA DÈCHE

— Comment tu dis ça, encore ?

— Une mainmise, monsieur Gagnon.

— Hé tabarnak, ça fesse comme mot ! Mais qu'est-ce que ça veut dire ?

— C'est la même définition que je viens tout juste de vous donner.

— Eille Totoche ! Parle-moi pas de même, je veux juste comprendre. Ça va prendre le temps que ça prendra. Je peux pas apprendre un nouveau mot en deux secondes. Une mainmise, une mainmise, une mainmise... C'est un beau mot.

— Absolument.

— Une mainmise... Ç'a d'la pogne comme mot.

— Absolument.

— Une mainmise... Ça doit pas venir avec des fleurs.

— ...

Je me cache dans la chambre de mon frère pour avoir cette discussion téléphonique. Je ne veux surtout pas

que Carl-Camille, ou ma belle-sœur Violette, me voit être baveux de la sorte en discutant avec la caisse populaire. Carl-Camille vient toutefois me rejoindre un court moment. Je lui fais signe que j'ai un appel important. J'accote le téléphone sur mon épaule, cambre ma tête afin d'effoier ma joue dessus pour le tenir en place et libérer mes deux mains. Avec celles-ci, je mime une pierre qui roule en tournant mes poings l'un sur l'autre. Je ne sais pas trop où je veux en venir avec ce geste, mais j'espère qu'il pourra chasser mon frère hors de sa chambre. Non. Pantoute. Il reste là à me regarder, l'air d'attendre la suite de mon mime. Je reprends mon téléphone de la main droite et me détourne pour faire dos à Carl-Camille. Il me tape sur l'épaule trois petites fois avec le bout de ses doigts. Mon frère chuchote :

— Akim, as-tu les chandelles ?

Je lui tends quatre bouts d'affaires un peu tout croches. Ce sont des retailles de bougies de ma copine Clémentine que j'ai coupées de façon très artisanale pour en faire de minibougies enfantines. J'ai fait ça à la va-vite, en panique, entre mon départ du Dollarama et mon arrivée ici. Clémentine va m'haïr. Ses chandelles devaient valoir une vingtaine de piasses chacune. Mais bon, c'est ça qui est ça, je n'ai pas trouvé d'autre solution que d'essayer de maquiller quatre bougies de riches en quatre chandelles de pauvres. Une aberration, mais je me devais d'agir rapidement. Je préfère avoir une dette envers Clémentine plutôt que de causer un traumatisme à Olive. Mon frère éclate de rire en voyant les tortillons

en cire d'abeille que je lui présente avec toute l'assurance du monde. Il quitte et revient aussitôt.

— As-tu des ballounes ?

Fini le chuchotement. Je hoche la tête et sors de ma poche une seule et unique balloune. C'est le ballon que m'a donné Claude Crest lors d'une soirée où il était de passage au Bordel Comédie Club. Je fais comme si de rien n'était. Comme si c'était normal que j'aie juste une balloune pour décorer la maison. Je soutiens fermement le regard de mon frère pour lui signifier que ce que je viens de lui donner est suffisant. Je suis le premier à savoir que ma contribution est minable et famélique.

— That's it ? C'est tout ?

Je hoche à nouveau la tête sans hésiter et lui fais un pouce en l'air. Je me dis que si j'ai l'air sûr de moi, peut-être il pensera que ce sont ses attentes qui sont déraisonnables. J'y vais même d'un clin d'œil, pour ajouter à mon air de « ça me fait plaisir, mon vieux ». Carl-Camille éclate encore de rire en quittant sa chambre. Je retourne à mon appel avec la caisse populaire, honteux de n'avoir qu'une seule crise de balloune à offrir à ma petite nièce que j'aime tant. Je n'ai pas de cadeau non plus, il va sans dire. Tout le monde me dit que ce n'est pas grave, que c'est ma présence qu'elle veut. Oui, oui. Bullshit. Si ce n'est pas grave pour elle, ce l'est pour moi. Je ne sais pas comment j'en suis arrivé à être un parrain qui se présente les mains vides à l'anniversaire de sa filleule, mais c'est une version

de moi qui me brise le cœur. Un enfant rit, un adulte pleure, c'est probablement un cycle équilibré.

— Scuse-moi, monsieur Totoche, une urgence familiale.

— Pas de problème, monsieur Gagnon.

— Fac, le gouvernement a une mainmise sur mon compte, c'est ça?

— Exactement.

— Ça doit pas être une bonne nouvelle...

POW!

J'entends la balloune éclater dans la cuisine. Mon frère retrouve le cadre de porte de sa chambre et me tint à peu près ce langage :

— T'es sûr que t'as pas un petit back up dans les poches?

— Non, une balloune c'est en masse, Olive c'est pu un bébé.

— La balloune vient de péter.

— Ah, c'était ça le pow?

— Oui. Tu pensais que c'était quoi?

— Mmmmmmm.

— ... pensais-tu que je venais de gunner ma famille?

— J'sais pas... ouais.

— Nenon, c'est ta tite crisse de balloune sèche qui a sauté quand j'y ai soufflé dans tétine... Fac pas de back up, mon frère?

— Pas de back up, mon frère.

— Okidoo!

Carl-Camille retourne dans sa charmante cuisine en même temps que je replonge dans mon appel téléphonique.

— C’était quoi le mot, déjà?

— Mainmise.

— Voilà! Ça sonne pas ben ben gentil, hein?

— Il faut communiquer avec le gouvernement pour le savoir, monsieur Gagnon.

— Pourquoi?

— Parce que c’est eux qui ont fait une demande de mainmise sur vos comptes, c’est eux qu’il faut contacter.

— Criss! Y’ont donc ben le bras long. Ils peuvent faire ça?

— Absolument.

— Bon, je les appelle tantôt, tu peux-tu débloquent mon compte, s’il te plaît.

— Non, malheureusement, c’est eux qui vont nous autoriser à le faire.

— Eux?

— Oui.

— Qui ça, eux?

— Le gouvernement. Revenu Québec pour être précis.

— Revenu Québec?

— Absolument.

— Absolument, absolument, absolument. Tu sais-tu dire autre chose qu’absolument, monsieur Totoche?

— Avez-vous d’autres questions pour moi, monsieur Gagnon?

La Mèche

BEAUCHEMIN-LACHAPELLE, Hugo — *La surface de jeu*, 2020

BÉRARD, Cassie — *La valeur de l'inconnue*, 2019

BÉRARD, Cassie — *L'équilibre*, 2021

BÉRARD, Cassie — *Congé*, 2024

BESSETTE, Carl — *Les Anecdoteurs*, 2015

BIENVENU, Sophie — *Et au pire, on se mariera*, 2011

BOISVERT, MP — *Au 5^e*, 2017

CLARA, Jules — *Von Westmount*, 2022

COLLECTIF — *Cartographies I : Couronne Sud*, 2016

COLLECTIF — *Cartographies II : Couronne Nord*, 2017

COLLECTIF — *Cartographies III : Translations*, 2019

COLLECTIF — *Zodiaque*, 2019

DAWSON, Nicholas — *Animitas*, 2017

D'ANJOU, Catherine — *Le Plan*, 2015

DYOTTE, Emmanuelle — *Le marais*, 2025

FOREST, Hélène — *Dorothée et les couleuvres*, 2024

FORTIER, Jean-Michel — *Le chasseur inconnu*, 2014

FORTIER, Jean-Michel — *Les bains électriques*, 2018

FORTIER, Jean-Michel — *La révolution d'Agnès*, 2021

FORTIER, Jean-Michel — *Tout me revient maintenant*, 2024

GAGNON, Akim — *Le cigare au bord des lèvres*, 2022

GAGNON, Akim — *Granby au passé simple*, 2023

GAGNON, Akim — *La dèche*, 2025

LAPIERRE-DALLAIRE, Michelle — *Y avait-il des limites si oui je les ai franchies mais c'était par amour ok*, 2021

LAPIERRE-DALLAIRE, Michelle — *Je vous demande de fermer les yeux et d'imaginer un endroit calme*, 2024

LESSARD, Ariane — *Feue*, 2018

LESSARD, Ariane — *École pour filles*, 2020

LESSARD MORIN, William — *Ici la chair est partout*, 2015

LUSSIER, Laurent — *Un mal terrible se prépare*, 2018

LUSSIER, Laurent — *Monumentaux, illuminés*, 2023

MAJOR, Françoise — *Dans le noir jamais noir*, 2013

MARTEL, Joël — *Comme un long accident de char*, 2024
MATHIEU, Éric — *Les suicidés d'Eau-Claire*, 2016
MATHIEU, Éric — *Le Goupil*, 2018
MATHIEU, Éric — *Dans la solitude du Terminal 3*, 2021
MICHAUD, Mélanie — *Burgundy*, 2020
NICOL, Patrick — *Terre des cons*, 2012
OUELLETTE, Francis — *Mélasse de fantaisie*, 2022
PROVENCHER, Michèle Nicole — *Mardi comme mardi*, 2018
PROVENCHER, Michèle Nicole — *Mario-Lemieux, bonjour*, 2020
ROCH-LEFEBVRE, Valérie — *Bannie du royaume*, 2019
ROCH-LEFEBVRE, Valérie — *Tout ce que j'ai fait pour ne pas quitter ma chambre*, 2022
RODRIGUEZ-LEFEBVRE, Renato — *Les détectives du vivant*, 2023
THIBODEAU, Camille — *Trou l'immortelle*, 2021

Collection Les doigts ont soif

BERTRAND-SAVARD, Sarah — *Les forces vitales*, 2021
BOULERICE, Simon — *Martine à la plage*, 2012
BOULERICE, Simon — *Martine à la plage*, 2^e édition, 2019
CHARLAND, Thara — *L'été au parc Belmont*, 2022
GARANT-AUBRY, Camille — *Ceci n'est pas un jardin*, 2024
SYLVESTRE, Daniel — *Fous, folles*, 2012
SYLVESTRE, Daniel — *Le compteur intelligent*, 2013
VIOLETTE PI — *Baloney suicide*, 2019

Collection L'Ouvroir

BOULANGER, J.; PAQUET, A. — *Le bal des absentes*, 2017
LAVERDURE, B.; SAMSON, P. — *Lettres crues*, 2012
LEROUX, M. — *Quelque chose en moi choisit le coup de poing*, 2016
TURCOTTE, Élise — *Autobiographie de l'esprit*, 2013
TURCOTTE, Élise — *Autobiographie de l'esprit*, 2^e édition, 2017

Collection Flammèches

CÔTÉ-COLLINS, Lawrence; POULIN, Billy — *Billy à vie*, 2024
RENAUD, Marie-Claude — *Yogi stripper*, 2023